

XYZ. La revue de la nouvelle

Famille

Hélène Desprez



Numéro 63, automne 2000

Apparences

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4168ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Desprez, H. (2000). Famille. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (63), 85–87.

Famille

Hélène Desprez

La couronne suit le corbillard, de grosses fleurs rouges à l'odeur imprégnante. Tu sens leur parfum, la tête penchée en arrière. Un faible soleil éclaire à peine la route pavée, luisante sous la bruine qui tombe, ce soir.

Tu avances la main pour cueillir une fleur de la couronne et tu repenses à cette soirée où la poursuite éclairait le grain de la peau de Marie-Jeanne sur les planches du théâtre. Serrée dans sa robe blanche, la peau transparente, elle t'avait demandé devant cent spectateurs de lui caresser la nuque, là, à l'endroit où ses fins cheveux rebelles bouclaient... Tu avais avancé tes lèvres pour embrasser son cou, et tu avais passé ta main dans ses cheveux. Votre jeu ressemblait à celui que deux amants se donnent pour la première fois. La salle s'était faite silencieuse tout à coup, attentive, en alerte devant la douceur de vos gestes lents. Tu as retiré ton gant et, entre deux doigts, tu as tiré à toi la fermeture de la lourde étoffe, puis une à une tu as ôté les agrafes de son corset fleuri comme si vous étiez seuls dans une chambre voisine, comme cette fois où, en coulisse, elle s'était glissée contre toi et que tu avais entendu son cœur s'affoler de trac et de passion. Tu avais serré son ventre si fort qu'elle en avait eu la respiration coupée. Ta tête avait frôlé la sienne, cherchant ses lèvres. Elle s'était donnée, simple, vibrante. Furtive, elle s'était ensuite jetée sur scène, comme pour se brûler d'amour.

Tu inspires le sang qui perle de ton doigt, la fleur t'a piqué comme elle l'avait fait en mordant tes lèvres. Blême, Marie-Jeanne s'était excusée d'un autre baiser, et ce baiser salé sur ta blessure t'avait procuré un élancement si fort, si bref qu'il en était douloureux. Il suffisait d'un trait pour épaissir ses cils, tant ses

yeux étaient noirs. La force de son rire te faisait toujours tres-saillir comme s'il te laissait seul, à côté d'elle.

Puis l'enfant était venu. Marie-Jeanne n'avait pas crié en accouchant, si contractée, les jambes arquées pour pousser la boule hors de son ventre. Les muscles tendus dans un seul effort. Tu avais reçu le petit être aussi maladroitement que tous les pères, ému, incrédule, cherchant à découvrir quelque chose sur son visage violacé, peut-être à ressentir ta paternité nouvelle. C'est toi et elle que tu y cherchais, la magie de vos étreintes, ce lien qu'il incarnait sans pour autant le rendre visible. Tu avais déposé l'enfant sur son ventre comme pour le lui rendre. Les yeux de Marie-Jeanne s'étaient alors plantés dans les tiens, durs, tristes, vengeurs comme s'il lui manquait quelque chose, quelqu'un peut-être, tu n'avais pas su deviner.

Les années suivirent avec, à tes côtés, Marie-Jeanne de plus en plus sombre et ce fils qui ne te ressemblait pas. Tu effeuilles la rose, une à une les pétales tombent sur la route comme pour laisser la trace de ton passage. Tâches rouge sang comme les règles de Marie-Jeanne. Rouge sang comme ton hémorragie, le jour de cette chute de vélo. J comme jour, R comme rouge, noir comme ton mutisme. À l'hôpital, tu as refusé la piqûre contre le tétanos. Tu repenses à la piqûre de rose. Aux rosiers de Marie-Jeanne dans le jardin de votre villa au bord de la mer. À cause de l'air marin, ils n'ont jamais bien tenu le coup, toujours maigrichons comme ton fils.

Le corbillard a tourné sur la gauche. C'est drôle parce que tu aurais juré que c'était à droite qu'il fallait prendre. Mais tu suis, tu te dis que les chevaux doivent connaître le chemin par cœur. Après tout, ils font la route plusieurs fois par semaine. Quand même, pour l'enterrement de ta mère, ils avaient tourné à droite. Ils ont dû changer l'itinéraire. Avant, ils passaient devant la mer. Ça donnait une impression d'éternité, un côté grandiose à la scène. Ce jour-là, Marie-Jeanne était là, comme aujourd'hui, un peu en arrière de toi. Ton fils aussi, Justin qui avait beaucoup pleuré sa grand-mère. Tu l'aperçois se frotter les yeux du revers de la main. Il t'a dépassé d'une tête à présent. À son bras, il a une belle jeune femme, blonde avec des taches de rousseur.

En la voyant, tu te dis que tu aurais aimé avoir une fille. Finalement, cela aurait peut-être arrangé la communication entre vous deux. Enfin, ç'aurait été plus facile avec une fille, c'est ce que tu crois.

La rose n'a plus de pétales. C'est tombé sur « plus du tout ». Tu aurais préféré « à la folie » comme à vos débuts. Qu'est-ce que ça veut dire « s'aimer plus du tout » quand on est mari et femme ? Marie-Jeanne aime le thé, toi le café. Elle, le sucré ; toi, le salé. Vous vous partagez le monde. La moitié à chacun. Comme lors du divorce.

Il n'y a qu'une chose que vous n'avez pas pu couper en deux, c'est Justin. Ce n'est pas faute d'avoir essayé. Il a choisi son camp. Malheureusement pas le tien. Ce qui, dans le fond, ne t'a pas réellement étonné. Simplement peiné.

La voiture ralentit, le cimetière ne doit plus être très loin. Tu regardes le bouton vert tout nu, sans pétales. Un peu comme toi devant le trou, et cette terre qui va t'ensevelir.